

**Marie Docher, Ingrid Milhaud et Chloé Devis, invitées au Café images de mai 2024. Autour de la publication de leur livre, *Le portrait de presse au prisme des dominations*.**

Pourquoi fait-on poser des femmes allongées, et pas des hommes ? L'étude expérimentale de Marie Docher, Ingrid Milhaud et Chloé Devis pose cette question et bien d'autres. À travers une grille d'analyse de près de mille portraits publiés dans les rubriques « Portrait » de *Libération* et « L'invité » de *Télérama*, elles tentent de décrypter « la fabrique de l'image et de l'imaginaire collectif qui produisent ou reproduisent les inégalités » et la relative invisibilité des femmes et des minorités tant dans le choix du ou de la photographe que dans le regard que celui-ci ou celle-ci porte sur la personne photographiée. En grands ensembles des contributions de chacune autour de l'enquête et des données recueillies, elles questionnent la littérature spécialisée sur « la prédation en photographie », les champs lexicaux et les constructions syntaxiques des portraits écrits de « la Der » de *Libération* selon qu'ils s'appliquent à des hommes ou des femmes, l'exercice du portrait de presse en relation à trois (commanditaire, photographe, sujet), les interviews des photographes et des portraiturés.

Représenter et être représenté·e. Le comptage de la représentativité et de la différenciation des femmes et des minorités dans leurs différentes acceptions – binarité / cisgenre / transgenre / genderfluid, hétéronormativité, personne « racisée » –, aux définitions quelquefois indécises et souvent discutées, remonte au minimum aux revendications féministes, sociales, culturelles, politiques... des années 1970. Est-il encore opérant ? Les trois autrices démontrent que, s'il a besoin d'être questionné dans ses diverses modalités, il continue de donner une vision pertinente des inégalités tant institutionnelles qu'au quotidien ainsi que des impensés de nos sociétés : inégalités de rémunération et de représentation, majorités et minorités visibles et invisibles, neutralisation des singularités, stéréotypes sexistes, voire racistes.

Si le lexique de la photographie a des affinités avec celui de la prédation (prendre une vue, capturer, viser, shooter...) – le débat n'est pas nouveau –, peut-on, à partir des chiffres, disséquer « la fabrique des dominations » ? Pour « questionner ce que le rendu [du corpus d'images] révèle en creux », Ingrid Milhaud l'introduit par une étude documentée sur l'omnipotence du « regard masculin », la quasi exclusion des femmes et des personnes LGBTQIA+ des postes de décision et d'influence, leur « sous-exposition manifeste » – « Qui mène les interviews et écrit ? Qui est photographié·e ? » –, sur les stéréotypes masculins / féminins, plus ou moins sexistes – la stature, la force, la détermination / « *la petitesse, l'élégance, la fragilité* ». Ainsi sont mis en analyse « la distribution genrée des rôles et l'éternel féminin » selon différentes typologies iconiques (les cheveux, les corps mis en scène, la bouche entrouverte, la peau, la nudité...) qui les inscrit dans un continuum de représentation d'où se dégage, selon les catégories, intellectuelles, travailleuses du sexe, femmes racisées, féministes..., toute une série d'images convergentes sur « la naturalité » féminine : femmes « passives, immobiles et lascives » ; les yeux fermés ; prises au piège, flashées ; privées d'agentivité ; assises, couchées, clouées au sol. On peut bien sûr discuter la différence entre les deux médias et une catégorisation où s'affirme la part de la subjectivité – mais les autrices revendiquent une approche expérimentale tout en s'appuyant sur les travaux d'Irène Jonas –, mais le constat est là dans toute son évidence questionnante et convie une nécessaire « révolution des regards » que les autrices appellent aussi à poursuivre, interviews à l'appui, sur la représentation des homosexuels.

Avec la photographie, dans la vogue médiatique de promotion de l'intimité – « une gueule d'atmosphère [...] en phase avec l'air du temps » –, le texte. L'étude est menée sur le journal *Libération* puisqu'il est le seul à publier une rubrique « *Portrait* » qui ne soit pas constituée d'interviews et qui fait aujourd'hui anthologie. Le lexique et la syntaxe, les procédés descriptifs, la part de la description physique sont-ils les mêmes selon qu'on écrit le portrait d'une femme, d'un homme, d'une personne identifiée LGBTQIA+ ou « racisée » ? Plus explicites que dans la photographie, les stéréotypes balisent la description, les clichés construisent un style : femmes menues / hommes costauds, fragilité / vulnérabilité / solidité, jeux de silhouettes ; épiderme, poils, cheveux et ongles ; esthétique / élégance / performance, passivité / activité... L'analyse ne dénonce pas, elle donne à lire et à questionner au fil des mots et des connecteurs logiques. Suivent les interviews d'Alice Coffin, autrice de *Le Génie lesbien* et de Sandra Muller, directrice de la publication de *La Lettre de l'audiovisuel* et créatrice du hashtag « *#BalanceTonPorc* », l'évocation d'entretiens avec Marie Rouge, photographe et Victoire Tuillon, autrice et productrice du *podcast* « *Les Couilles sur la table* ».

Sans concession, dans une démarche où les exemples construisent le discours et donnent image au comptage, le livre ouvre le regard sur la co-construction du portrait, en contrarie l'acceptation tacite de prétendue naturalité, en dissèque les attitudes et les protocoles.

Jean-Marie Baldner, juillet 2024

Marie Docher, Ingrid Milhaud et Chloé Devis, *Le portrait de presse au prisme des dominations. Étude de cas à partir des rubriques « Portraits » de Libération et « L'invité » de Télérama, La Part des Femmes, 2024.*